NOUVELLE-ORLEANS.
DIMANCHE, 5 OCTOBRE 1890.

LE BRILLANT.

Nous étions à table encore, une douzaine de convives environ, en train de déguster un excellent café, café qui terminait dignement un dîner sans apparât, il est vrai.... mais exquis dans sa simplicité et ordonné avec une science parfaite.

Nous complimentâmes la maîtresse de la maison. De la main on vînmes à causer seine, puis la conversation tourna.... On esquissa quelques mots de politique et en fin de compte après avoir échangé quelques formules plus ou moins banales sur l'art, la littérature et la question mariage, on arriva, par une naturelle transition, à parler dot, corbeille, argenterie et diamant.

—J'aime mieux les perles que les diamants dit une dame qui se trouvait à côté de moi.

—Mais, fit la maîtresse de la maison, je préfère les diamants et j'ai mes raisons pour cela.....

—Ah! une histoire, fit l'un de nous .....racontez-s!

—Vous y tenez?

—Oui... oui.... l'histoire.... fit en chœur toute la table.

—Soit.... mais je passe laparole à mon mari.

—Je la prends, fit Henri Marbel, notre amphytrion.... Et il commença:

"J'étais jeune à ce moment, libre de mes actions et m'amusant ferme le soir dans mes heures de liberté, d'autant que mes journées entières étaient prises à l'étude de Me Durand, notaire.... un notaire à cheval sur le travail et sur les principes et qui exigeait de ses clercs non seulement un zèle de tous les instants, mais encore une tenue sévère et une conduite rangée.

J'avais été souper un soir avec de nombreux amis et j'étais resté là à rire et à boire sec, quand, sur le coup de deux heures du matin, je jugeai à propos de rentrer chez moi.

Il faisait un temps superbe. Je pensai qu'une course à pied assez longue me ferait du bien et calmerais mon cerveau un peu excité. Je me dirigeai donc tout doucement vers mon domicile, ayant descendu le boulevard Malesherbes, quand, arrivé à la hauteur de Saint Augustin, je vis à mes pieds quelque chose qui brillait. Je me baissai et ramassai l'objet.... C'était une bourse d'oreille en diamants, un diamant superbe.... et d'une grande valeur assurément.

—Diable! pensai je, voici une trouvaille.—Comment ce bijou a-t-il pu être perdu ici?

Je levai les yeux machinalement. Les fenêtres du troisième de la maison devant laquelle je me trouvais étaient éclairées. Je prêtai l'oreille et j'entendis comme le bruit d'un orchestre. D'ailleurs toute une file de voitures stationnait là devant la porte.

Plus de doute.—Il y avait soirée là haut et le brillant appartenait à une invitée.

J'eus un moment la tentation de remettre la bouche d'oreille au concierge... Mais quelle garantie avais-je de l'honnêteté du cerbère?

Je réfléchis quelques instants. J'étais en habit... et pas trop défraîchi.... Qu'est-ce qui m'empêchai de monter?

Chose résolue, chose faite. Je sonnai.... on m'ouvrit.... et je montai au troisième.

Toutes les portes étaient ouvertes—une enfilade de salons—des lumières—des ors, des couples qui tournoyaient au son d'une valse entraînante, des messieurs en habit debout devant l'entrée et au milieu d'eux et très entourée une dame d'un certain âge, décolletée, qui causait avec une nombreuse arrivante, le sourire aux lèvres.

—C'est la maîtresse de maison, pensai-je.

—Madame....

—Ah! monsieur! comme c'est aimable à vous d'être venu.....

Et elle me serra la main avec effusion.....

Je voulus placer mon explication:

—Madame, je vous prie de m'excuser.....

—Oui.... oui.... parce que vous venez tard. C'est entendu, je vous excuse.... Mais arrivez vite que je vous présente à une jeune fille.

—Mais, madame....

—Oh! pas de résistance. Venir tard.... passer en cachette.... mais ne pas danser.... Voilà qui serait impardonnable.....

Je fis encore un effort pour placer un mot, mais je fus entraîné, amené devant une jeune fille et force me fut bien alors de lancer la phrase ordinaire:

—Mademoiselle, voulez vous me faire l'honneur de m'accorder cette valse?

—Volontiers, monsieur.....

Et je me mis à tourner dans le salon.

Bah! pensai-je. Je trouverai toujours bien à un moment donné le moyen d'expliquer les choses.—Amusons-nous pour le moment.... c'est ce que nous avons de mieux à faire.

Et pour m'amuser, je me mis en devoir de causer avec ma danseuse.

Elle était charmante, ma danseuse. Blonde avec de grands yeux bleus, une jolie taille et valsant à ravir.

J'entamai la conversation comme je pus, parlant d'abord du bal lui-même, des superbes toilettes qu'on y voyait.

La valse finie, je reconduisis ma danseuse à sa place et essayai de retrouver la maîtresse de maison. Je la vis bien au fond du salon, mais si entourée et affairée au milieu de ses invités que je ne pus arriver à l'aborder.

Je circulai alors dans les pièces, cherchant à rencontrer quelque visage de connaissance—Tous des inconnus.

L'orchestre qui s'était arrêté un moment avait repris.

On jouait une polka.

Ma petite danseuse était encore à sa place. Je m'approchai d'elle et lui offris mon bras.

Elle se leva très simplement, me jeta un gentil regard reconnaissant pour ma sollicitude à lui éviter de faire tapisserie.... et nous recommençâmes à tourner.

Nous étions déjà amis à cette heure avec la petite; elle, m'ayant au gré de penser à elle, et moi, heureux d'avoir quelqu'un à qui parler. Nous nous promenames. Je la conduisis au buffet. Je vis qu'elle avait bon estomac, par suite bon caractère.... et cette remarque accrut encore la sympathie qu'elle m'inspirait.

Comme nous revenions dans le grand salon, on attaquait une valse.... Ma foi.... je tenais le bras de Claire (je savais son nom maintenant) et nous nous mîmes à tourner comme des perdus....

C'était exquis cette valse.... Claire, oppressée un peu, mais radieuse, inclinait légèrement la tête sur mon épaule.... Je sentais les mèches folles de son front frôler ma joue.... et j'avais des tentations de lui dire que je la trouvais charmante.... et plus charmante encore que ça.....

A ce moment, un monsieur d'un certain âge s'approcha de moi et me dit: "Monsieur.... Vous perdez quelque chose."

En effet, le brillant avait sauté de mon gousset par terre. Je me baissai et le ramassai.

—Merci, monsieur, dis-je.... Et je me remis à danser.

A la valse succéda une mazurka, puis encore une valse.... J'avais toujours Claire à mon bras, heureux de la tenir près de moi et fier aussi de sentir que l'impression que je produisais sur elle était loin d'être défavorable.

Tout en valsant et déjà très amoureux, je n'avais pas remarqué qu'un cercle s'était formé autour de moi.

J'entendais bien des chuchotements bruire à mes oreilles.... Mais tout entier à ma danseuse, je n'y avais prêté attention:

—Tiens! où est papa? dit Claire tout à coup.

—Votre père, mademoiselle, voulez-vous que nous le cherchions ensemble?

—Volontiers, monsieur; d'ailleurs, vous le reconnaîtrez facilement. C'est lui qui vous a parlé tout à l'heure quand vous avez laissé tomber quelque chose.

A ce moment, toutes les portes du salon où nous nous trouvions se fermèrent comme par enchantement, et un monsieur, ceint d'une écharpe fit son entrée.

Le vieux monsieur, le père de Claire, l'accompagnait et, me désignant à lui:

—Oui, c'est un voleur, monsieur le commissaire, fit-il. Tout à l'heure j'ai vu un brillant tomber de son gilet. Croyant avoir affaire à un invité, ami de la maison, mon premier mouvement a été de l'avertir.... ce que j'ai fait. Il a immédiatement et d'un geste fébrile remis le diamant dans sa poche.... mais pas si vite cependant que je n'ale eru reconnaître un des brillants de ma femme.

—Je n'ai rien dit et j'ai tout de suite été retrouver ma femme.... Ce brillant lui manquait justement à l'oreille—Je m'informe auprès de la maîtresse de la maison.... Elle ne connaît pas ce monsieur. Je demande aux autres personnes.... Personne ne peut me dire son nom....

Le commissaire me toucha l'épaule:

—Suivez-moi, me dit il....

Je voulus répondre....

—Inutile, monsieur.—Vous vous expliquerez au poste....

—Mais....

—Suivez-moi, vous dis-je.....

A la fin, la colère me prit.... et, me dégageant:

—Ah ça! me laisserez-vous la paix!....

—Ah! de la rébellion maintenant! vous aggravez votre cas, mon ami.

Le commissaire fit un signe et trois grands escogriffes, des agents en bourgeois, sautèrent sur moi et m'emportèrent sans qu'il me fût possible de résister.

Avant de franchir la porte cependant, je pus encore me retourner et mon dernier regard fut pour Claire.

Les femmes ont un instinct qui défie toutes les perspicacités de la police. Elle dut comprendre, la pauvre chère enfant, tout ce qu'il y avait de douloureux et de découragé dans ce regard....

Elle eut pour moi une inclination de tête et un sourire où je pus lire cette phrase tout aimé clairement que si elle avait été prononcée: "Allons! courage! Je suis sûre, moi, que vous êtes bon et honnête."

Je passai la nuit au poste, maltraité par le commissaire, maltraité par les agents et confondu avec les voleurs de la pire espèce.

Le lendemain tout s'expliqua naturellement. On avait pris des renseignements sur moi.

Mais nous sommes ainsi faits en France que nous confondons souvent l'inculpé avec le coupable.

Quand je me présentai à mon étude, Me Durand me fit un beau discours qui se termina par la phrase suivante: "Voyez-vous, mon ami, votre présence à l'étude serait maintenant d'un effet désastreux pour les clients." Je croin vous avoir dit que Me Durand était à cheval sur les principes.

Je m'inclinai et j'abandonnai le notariat,—mais j'étais sans fortune à ce moment et j'avais grand besoin de trouver un emploi.

J'avais appris le nom du père de Claire, mon accusateur, un riche banquier de la rue Drouot. J'allai le trouver et lui expliquai la situation.

—Monsieur, lui dis-je, vous m'avez fait perdre ma place. Je ne vous en veux pas, mais à condition que vous m'aidiez à en obtenir une autre.

—Trop juste, me répondit-il.—Combien gagniez-vous chez Me Durand?

—Deux mille quatre cent francs.

—Je vous en offre trois mille dans mes bureaux.

Le soir, à table, le banquier, mon patron maintenant, raconta dans sa famille une son personnel administratif s'était enrichi d'une nouvelle recrue.

Il avait été assez modéré: trois large mille francs, et j'avais cru comme lui que la réparation était plus que suffisante.... Mais il paraît que Mlle Claire ne fut pas de cet avis. Elle voulut mieux pour moi.... N'est-ce pas.... ma femme?

Et Henri Marbel s'était levé, fit le tour de la table et alla embrasser la maîtresse de la maison.

—Je vous demande pardon, fit-il en s'adressant à nous, de cette effusion conjugale, mais c'est la coutume chez nous. Chaque fois que je raconte cette histoire, j'embrasse ma femme.... Et voilà pourquoi je m'arrange pour la raconter aussi souvent que possible.

JULIEN BERR DE TURIQUE.

BAROUCHES, BUGGIES, DILIGENCES, "TALLY HO", ETC., DE LOUAGE, à COVINGTON, LOUISIANE. — Le *Farmer* nous annonce que MM. Roubion & Gieson—deux des jeunes gens les plus actifs et les plus entreprenants de la paroisse St-Tammany—ont fait construire, à Covington, de grandes écuries, où ils tiennent, constamment, à la disposition des promeneurs et des excursionistes; des personnes qui ont l'habitude de passer l'époque des chaleurs dans la florissante petite ville, et de celles, fort nombreuses, qui ont l'intention d'y demeurer, ces élégantes bâtisses et des buggies achetés dans l'un des établissements les plus connus de la Nouvelle-Orléans; des diligences, des "Tally Ho"; en un mot, tous les véhicules nécessaires à la campagne.

MM. Roubion & Gieson se chargent de transporter, à Abita, Mulberry Grove, Mandeville, Lewisburg, Madisonville, ainsi que dans toutes les parties de la paroisse, et à Franklinton, paroisse Washington, les commerçants et les "drummers" que les intérêts de leurs maisons y appelleront.

Il y a, dans les écuries, des places réservées aux chevaux des propriétaires, qui habitent ou habiteront Covington, désirant s'éviter le tracas—souvent la contenance difficulté—de garder chez eux. D'autres "stalls" sont destinés à recevoir les chevaux des voyageurs qui ne s'arrêtent que peu d'heures ou pas de jours à Covington.

Le succès que MM. Roubion & Gieson ont obtenu, est un sûr garant de celui, encore plus décisif, qui attend leur nouvelle entreprise. Les deux jeunes gens n'ont rien négligé pour se faire une belle clientèle. Ils ne reculèrent devant aucun effort pour la conserver et l'augmenter. Notre confrère de Covington leur adresse un très vif encouragement, parce qu'ils le méritent sous tous les rapports.

Au restaurant.

—Chéri, fais-moi donner du fromage.

—Non, grogne le monsieur, tu sais bien que tu n'a pas le marolles gali!

LE MOISSONNEUR.

Dans la cour de la ferme, assis sur la margelle mousseuse du vieux puits, tandis que les autres dormaient déjà, Jean-Louis veillait, les yeux fixés sur les étoiles qui, par places, semblaient semer comme une poussière d'or dans le bleu sans tache du ciel. Et il songeait à sa vie passée, durant ces quatre dernières années.

Il y avait en effet quatre ans, à pareille époque, au temps de la moisson, qu'il était venu se louer à Claude Giroux, le fermier des Ayglettes. C'était la première fois qu'il descendait des Alpes, avec ceux de son pays, portant l'étui de bois blanc pendu à sa ceinture de laine, et la faux sur l'épaule. Et à voir ces jolies maisons blanches, aux toits rouges, qui s'étalaient au soleil, parmi les champs d'oliviers et les moissons blondes, songeant à son triste village, perché tout là-haut, comme un nid d'aiglons, il se disait que la vie devait y être douce, et qu'il ferait bon y rester toujours. Il entrait en service le jour même de son arrivée.

C'était au repas du soir qu'il aperçut Micheline pour la première fois, et il sentait en un instant son cœur tout entier aller à cette pauvre jeune femme, si pâle et si triste. Le lendemain il connaissait l'histoire de son mariage, et il la plaignait plus encore. Marié très jeune, par la seule volonté de son père, au vieillard au cœur dur devant qui tout devait plier, elle avait avait épousé sans l'aimer ce Claude Giroux, choisi seulement parce qu'il était riche. Et elle n'avait trouvé dans son ménage que larmes et désillusions.

Claude était brûtal et querelleur, aimant plus le cabaret que sa maison; souvent elle avait eu à supporter des scènes de violence; plusieurs fois même il était allé jusqu'à lever la main sur elle. Et la pauvre jeune femme souffrait, sans se plaindre, essayant encore de nier ses souffrances, quand on cherchait à la consoler. Mais son sourire était si triste qu'on eût préféré la voir pleurer.

Jean-Louis, décidé d'abord à quitter le lendemain les Ayglettes, y était resté, supportant à son tour, sans jamais se plaindre, l'humeur inconstante du maître. A ceux qui lui demandaient pour quoi il restait dans cette maison, où nul moissonneur n'avait jamais pu terminer la saison, il répondait simplement qu'il avait l'habitude de tenir ses engagements jusqu'au bout, mais que, l'année prochaine, on ne serait abrement pas aux Ayglettes qu'il chercherait à louer. Et il était revenu, presque malgré lui, ayant gardé toujours, devant ses yeux, le regard si doux et si triste de la jeune femme. Il s'était dit que celle qui souffrait tant devait avoir besoin d'amitié.

Et il songeait à ce jour de printemps, jour du départ, un peu plus pâlie peut être, un enfant au bras; et cet enfant au lien de ramener le père à la maison, paraissait l'en éloigner davantage. Quant à la mère, elle semblait au contraire pousser dans les caresses qu'elle lui donnait plus encore de résignation et d'oubli. Une nuit, du grenier où il couchait, il avait entendu des pleurs de femme et des cris d'enfant. Claude Giroux était rentré du cabaret, se soutenant à peine, la bouche pleine de menaces et d'injures. Et Jean-Louis s'était demandé un instant s'il s'allait pas enfoncer la porte d'un coup de pied et sauter à la gorge de ce misérable, qui faisait ainsi souffrir deux innocents.

La moisson terminée, tandis que ses compagnons, leurs paquets au bout d'un bâton, faisaient joyeusement sauter dans leurs poches leurs deux sous neufs, simplement il avait refusé son compte, prétextant qu'il ne voulait plus retourner là-haut, demandant comme une grâce qu'on le gardât aux Ayglettes. Il était bon à tout, ne craignait pas la peine, le maître n'avait pas à se plaindre. Quant aux conditions, il accepterait celles qu'on voudrait bien lui faire. Et tandis que le fermier surpris et satisfait remettait l'argent dans son sac, il lui avait semblé que Micheline doucement le regardait, comme si elle était comprise qu'était pour veiller sur elle qu'il restait. Jamais il ne s'était senti si heureux. Le sacrifice est si doux quand on aime.

Car il connaissait maintenant le secret de son cœur, il ne pouvait plus s'y tromper. Ce n'était plus l'amitié qui l'entraînait vers elle, et qui lui faisait son dévouement si doux, qu'il trouvait même comme une joie secrète en son sacrifice; c'était l'amour, et un amour sans limites, prêt à tous les dévouements. Elle appartenait à un autre, et jamais l'idée ne lui était venue encore qu'elle pouvait l'aimer elle aussi. Il la portait si haut dans son cœur! Son secret mourrait avec lui; jamais elle n'en saurait rien. Mais il serait à toujours, veillant sur elle et sur son enfant, tant qu'elle serait malheureuse, tant qu'elle pleurerait. Il la trouvait belle, pareille à ces madones peintes sur les vitraux de sa vieille église et devant lesquelles on le faisait jadis mettre à genoux. Elle avait comme elles ces grands yeux bleus, si tristes et si doux. A peine lui adressait-il la parole quand ils se trouvaient seuls il craignait toujours de se trahir. Il avait comme un pressentiment que le jour où elle connaîtrait le cher secret de son cœur, il lui faudrait partir et disparaître à jamais de sa vie.

* * *

C'était à tout cela que Jean-Louis pensait; résigné lui aussi à la tâche qu'il s'était imposée, mais se demandant pourquoi le sort vous séparait ainsi de ceux que l'on aimait, et pourquoi chacun, sur cette terre, n'avait pas un même lot de douleurs et de joies. Lentement dans la nuit, au clocher de l'église voisine, dix heures sonnèrent. "Voilà qu'il est temps de rentrer," fit-il en soupirant et regardant une dernière fois le ciel. "La nuit est claire, ajouta-t-il, nous pourrons demain lier les premières gerbes!" Et traversant la cour, il ouvrit la porte de la bergerie. Par la porte entr'ouverte, un rayon de lune passa, coupant d'une grande raie blanche les tas de foin amoncelés dans l'ombre. Et un parfum étrange montait des herbes sèches, mettant en l'âme comme une douce griserie.

Tout à coup, surpris et inquiet, il s'arrêta. Il lui semblait qu'un long sanglot arrivait jusqu'à lui. Il prêta l'oreille; décidémentil ne s'était pas trompé. On pleurait là, dans la grande salle de la ferme, à côté de lui; et celle qui pleurait, c'était Micheline. L'autre, celui qui la faisait pleurer, c'était le mari, ce misérable, qui faisait ainsi souffrir cette sainte. Ah! misère de la vie! La laisserait-il ainsi sanglotter?

Il prêta de nouveau l'oreille; le bruit lui arrivait maintenant plus distinct au milieu du silence de la nuit. Il entendait maintenant l'homme menacer et la frapper. Ce soir encore, sans nul doute, le fermier était rentré ivre du cabaret.

Jean-Louis n'y résista plus. Il fallait, quoi qu'il pût arriver, sauver cette martyre, même malgré elle. Traversant la cour, il vint à la fenêtre, et à la lueur tremblotante d'une bougie, il aperçut toute l'horrible scène, blotti dans l'ombre, prêt à se précipiter entre eux. Claude Giroux, la main levée, allait frapper; Micheline, à genoux, à côté du berceau dans lequel l'enfant dormait, les bras étendus, comme pour le protéger, pleurait, ne trouvant plus rien à dire. Soudain l'homme recula et se mais s'abattit sur une chaise, qu'il brisa d'un seul coup. Alors, comme satisfait, haussant les épaules, il ouvrit la porte du fond et disparut en criant une dernière injure. On entendit encore quelques blasphèmes lancés par-dessus les marches de l'escalier; puis le bruit d'une porte qui se refermait; puis un grand silence se fit. Il s'était couché sans doute, pris par le sommeil brusque et lourd de l'ivresse. Seule, la femme, en bas, pleurait toujours, la gorge secouée par d'énormes sanglots.

Jean-Louis, les mains crispées sur sa poitrine, comme pour empêcher son cœur de battre, était resté là, attendant. Et maintenant il hésitait, pressentant que le sort dû sa vie se jouait à cette heure.

Lentement il s'approcha de la fenêtre ouverte et doucement il appela: "Maîtresse!....." Micheline redressa la tête et étouffant cri de surprise et d'effroi en l'aperçevant. D'un bond elle s'était levée.

—Jean-Louis, murmura-t-elle, vous ici, à cette heure!

Il resta un moment silencieux, puis, la regardant doucement, il répondit:

—Oui, moi, qui ai tant promis que je ne vous laisserais plus souffrir ainsi!

A son tour, elle le regarda, surprise par le ton grave de sa voix. Leurs yeux un instant se fixèrent, et la jeune femme soudain recula, comme devant un mystérieux danger.

—Micheline! supplia-t-il.

C'était la première fois qu'il l'appelait ainsi. Et sujet aumant l'appui de la fenêtre, il vint à elle.

—Micheline, répéta-t-il, n'avez-vous pas confiance en moi et n'avez-vous rien deviné? Ne savez-vous pas que je suis à vous corps et âme, et que c'est pour vous que je suis venu ici? Pour vous que j'ai bluté que seul je pouvais vous défendre. Dites, ne voulez-vous pas que je sois votre frère, votre ami?

Et comme elle se taisait encore, il continua, sentant peu à peu son secret lui échapper.

—Je connais votre long martyr, je me doute votre résignation. Je sais que cet homme qu'on vous a donné pour mari ne vous aime pas et qu'il est seul la cause de vos larmes. Le mesure est comble à cette heure. Vous êtes délivée de vos serments, venez!

Et il lui prit la main. Une seconde fois leurs regards se rencontrèrent.

—Venez, répéta-t-il, votre enfant sera le mien.

Et criant enfin ce secret qui l'étouffait:

—Je ne veux pas l'aimerais-je pas, moi qui vous aime!

—Vous m'aimez!

Et Micheline vivement retira sa main.

—Oui, je vous aime, ajouta-t-il, et j'espérais presque que vous l'avez deviné. Je ne pense à rien; mais quand elle fut partie, je ne pouvais plus rester. Je ne vous ai jamais osé m'approcher de vous, de peur de vous offenser. Mais je vous aime, je vous aime, je vous aime!

Et comme elle se taisait encore, il continua, sentant peu à peu son secret lui échapper.

—Je connais votre long martyr, je me doute votre résignation. Je sais que cet homme qu'on vous a donné pour mari ne vous aime pas et qu'il est seul la cause de vos larmes. Le mesure est comble à cette heure. Vous êtes délivée de vos serments, venez!

Et il lui prit la main. Une seconde fois leurs regards se rencontrèrent.

—Venez, répéta-t-il, votre enfant sera le mien.

Et criant enfin ce secret qui l'étouffait:

—Je ne veux pas l'aimerais-je pas, moi qui vous aime!

—Vous m'aimez!

Et Micheline vivement retira sa main.

—Oui, je vous aime, ajouta-t-il, et j'espérais presque que vous l'aviez devinés. Je ne pense à rien; mais quand elle fut partie, je ne pouvais plus rester. Je ne vous ai jamais osé m'approcher de vous, de peur de vous offenser. Mais je vous aime, je vous aime, je vous aime!

Et il resta un moment silencieux, puis, la regardant doucement, il répondit:

—Oui, moi, qui ai tant promis que je ne vous laisserais plus souffrir ainsi!

Et comme elle se regarda, surprise par le ton grave de sa voix. Leurs yeux un instant se fixèrent, et la jeune femme soudain recula, comme devant un mystérieux danger.

—Micheline! supplia-t-il.

C'était la première fois qu'il l'appelait ainsi. Et sujet aumant l'appui de la fenêtre, il vint à elle.

—Micheline, répéta-t-il, n'avez-vous pas confiance en moi et n'avez-vous rien deviné? Ne savez-vous pas que je suis à vous corps et âme, et que c'est pour vous que je suis venu ici? Pour vous que j'ai bluté que seul je pouvais vous défendre. Dites, ne voulez-vous pas que je sois votre frère, votre ami?